

Va où la voix souffle!

Danielle Dussault

Numéro 22, été 1984

Autour de la théorie... des femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dussault, D. (1984). Va où la voix souffle! *Moebius*, (22), 85–89.

DANIELLE DUSSAULT

Va où la voix souffle!

Je voudrais vous parler de la voix.

Je pense que j'ai toujours fait cela, sans le savoir, j'ai toujours essayé de parler de la voix.

Je voudrais tant vous en parler, que je me demande par où commencer. Car je recommence encore une fois.

Je recommence. Et je m'y prends différemment. J'essais de vous en parler autrement. Pour ne pas trop vous effaroucher. En même temps, je voudrais y aller si directement et si clairement que seul le silence pesant pourrait faire foi de votre écoute.

Je ne pense pas ignorer complètement la raison pour laquelle j'ai choisi d'écrire sur la voix. Mon problème est que je dois choisir entre écrire sur l'être de la voix et l'avoir de la voix. Ecrire sur l'être de la voix serait la position idéale. La voix *serait*, elle parlerait à elle seule, et elle n'aurait pas à s'expliquer. Ecrire sur l'avoir de la voix, cela a à voir avec la théorie. Théorie, qui est le discours de l'autre en moi. L'autre que je n'arrive pas à tuer, parce qu'il y a le désir intense d'être entendue.

Alors nous prétendons. Vacillant entre poésie et discours théorique. Moi qui veux toujours TOUT UN ou TOUTE L'AUTRE. Je vacille et je me tortille avec l'allégresse des sirènes aventureuses des eaux profondes. Je nage. Et je nage bien. Et je continue de me demander pourquoi.

La mémoire de la voix dont je veux parler, est une mémoire oubliée. De ça, je suis certaine.

J'ignore ce qui, théoriquement, justifie l'importance d'écrire sur la voix. Mais je sais que c'est important. C'est précisément de cette importance virtuelle dont il me faut vous parler.

Actuellement, il y a trop de distance et d'occupation. Et c'est autour de moi, tout autour, une grande distance et une occupation complète, sans faille, invincible, virile. Une occupation implacable et sans place pour le vide que je cherche.

Car je ne vois plus le vide. Au lieu de ce vide, il y en a un autre, si excessif celui-là, qu'il n'y a même plus de mesure pour le calculer.

Et pour écrire sur la voix, je sais que je dois ouvrir mes bras grands, énormément ouvrir, et cela, afin d'entendre ce qui se glisse dans les interstices du vide.

Mais le vide file. Là où j'en ai besoin, il me fausse compagnie, là où je cherche à l'éloigner de ma peau, il me colle aux os. Parfois il s'absente, il s'absente tellement que ça en devient envahissant. Et il ne me reste plus de chemin pour l'ennui nécessaire à l'entente de la voix.

L'ennui est l'espace nécessaire pour vous appeler. Mais où, et comment convaincre les espaces entre nous? Conviction ardue, car je ne veux pas que tu t'en ailles. Et puis, il faut justement cette distance, une distance juste et bonne qui me fait te crier de revenir.

Nous arrive-t-il de pouvoir partir complètement?

Pouvons-nous quitter nos chères institutions, les quitter complètement, sans bruit et sans fracas?

Pouvons-nous leur adresser nos dos allègres, qui se redressent ailleurs que dans leurs méandres discursives?

Car oui. Oui, un certain milieu intellectuel signe la mort des voix qui rugissent au-delà de la mêlée. Oui, un certain milieu, très mourant et très pensant, étouffe la vie. Cambré dans ses magnifiques étoffes, ce milieu, fou de ses garnitures blindées, étiole l'avis, étouffe la voix, éteint tout ce qui vit.

Oui, systématiquement. Proprement, sans tache et sans bavure. Une mort lente, pas trop criante, si lente, fabriquée justement pour l'inaperceance bienveillante de l'étouffement.

Afin qu'il ne reste plus rien. Plus rien de l'infini, plus d'impondérable, plus rien de l'indiscernable, car vite, nous avons appris à mettre des mots là-dessus, des lettres salvatrices qui lavent les souillures, nous javelisons et portons fièrement les couleurs tempérées du tampon idéal qui colmate, qui bouche tout, le tampon par excellence, celui qui calme rigoureusement chairs viscérales et pensées trop bruyantes.

Alors je me demande, je me demande de ma voix faible et incertaine, qui donc m'a appris à faire de si jolies grimaces dans cette langue qui n'est pas la mienne?

Et pourtant, faut-il le dire, ce sont de si jolies grimaces. Est-ce que ce ne sont pas des porte-clés utiles, chatoyants et efficaces? Des boîtes à surprises?

Parfois, ce sont des jeux de domino. Seulement, ce sont des jeux où les *dénominateurs communs ne sont jamais assez forts*; du moins, jamais aussi forts que les goûts toujours très grisants de la domination.

Et la domination est une chose si complexe.

Une chose qui se complexifie au gré des grimaces bâillonnées. Grimaces arrimées au discours, s'arc-boutant au rythme de périmètres périlleux et bien arqués. Ces dessins bien construits, se faisant toujours plus insistants à l'enfermement de la voix.

Ces grimaces empêchent la voix et elles nous apprennent à faire sécher les livres dans nos mains.

Et maintenant, nous avons si bien appris. Maintenant, nous n'ouvrons plus les livres comme avant. Nous les ouvrons comme des guerriers assoiffés. Des guerriers à l'affût, combattant

courageusement, combattant toujours, en mal de vérités qui seraient engorgées dans quelque coffret imaginaire.

Nous combattons, les mains hautes et bien liées, la gorge, avec une patience qui ne tient plus debout.

Cette patience me tiendra toujours longuement à la gorge. Car je veux apprendre par le commencement de la voix. Je veux apprendre qu'il m'est donné de passer de moi à l'autre, grâce à la voix. Mais apprendre cela est long, infiniment douloureux et extraordinaire, tout à la fois.

Je voudrais pouvoir traduire la gravité de cette voix-douleur, de cette voix-splendeur qui se tend toujours au bout des oreilles qui nous sont demeurées closes.

Closes comme des demeures vides.

Je voudrais raconter ce qui naît au coeur de l'essentiel qui bruit en nous, qui sommes si pleins de racoins, de déchirures, de beautés, de secrets et d'enfermements.

La voix se conçoit dans cette gravité douce et violente. Je n'imagine pas cette gravité sans la couleur céleste de la douceur, et sans la brutalité de la violence.

La voix se tisse dans le creux sillonnant des mains offrantes, ouvrantes et parfois frappantes comme des tempêtes.

La voix ne se donne peut-être pas à penser dans un savoir théorique, tra la la, et puis après, nous irons suivre goulûment la trace de ses pas dans les champs.

La voix ne pense pas, elle passe. Quand j'essaie de la théoriser, je suis coincée. Je suis coincée, parce qu'alors je me retrouve dans ce repli rédempteur qui *joue* pour la *faveur* passionnée du père. Je me mets à parler la langue de l'autre, pour l'appeler doucement par son nom, et ainsi bien lui parler, lui parler, comme lui, par lui et en lui; à la fin, ça n'a plus de sacré bon sens; faudra-t-il toujours me faire à son image, pour lui plaire, me faire parler ainsi, avec quelques variantes, n'est-ce pas, pour qu'il avale et digère le tout, sans défaut?

Je me demande si par la théorie, nous ne nous adressons pas toujours au père, en sachant très bien que quiconque parle du père au père, perd!

Et nous parions, et nous lançons les dés, bien haut, dans l'espoir trépidant qu'ils nous entendent, et non pas seulement qu'ils nous voient, mais aussi qu'ils nous entendent.

Il y a des jours où je n'y comprendrais strictement rien.

Ne rien comprendre aux spectacles où l'on m'offre des mots pleins de leurs parades astucieuses et intelligentes. Ne rien comprendre à mes agitations pour qu'ils m'entendent.

Oublier que j'en appelle à l'entente, à la circulation entre les paroles.

Je grelotte avec cette voix qui ne me quitte pas. Il y a des jours où je voudrais qu'elle se taise. Je voudrais qu'elle meure. Mais elle ne meurt pas. Elle est toujours là. Elle est là depuis toujours. Je veux dire qu'elle était là avant moi, qu'elle y est encore et que j'ai l'idée qu'elle y sera toujours.

J'ai peur de cette chose qui est toujours là.

La nuit, je l'entends gronder. Le jour, elle résonne avec force, même à travers le bruit. Dans le silence, elle crie. Dans le cri, elle vient d'ailleurs. Qui est donc cette voix?

Je ne sais pas. Pourtant, j'ai dû me faire une idée si précise de la voix que tous mes membres se sont mis à la fouiller scrupuleusement. Et je jure que ça va jusqu'à la débilité, juste pour qu'elle se fasse entendre.

Même si j'ignore ce que c'est que d'avoir la voix, je sais, pour y être allée, que lorsque je l'entends, je risque à chaque fois de ne pas revenir.

Mais je n'ai pas peur de me fracasser contre les rochers. Je n'ai pas peur de me noyer dans la mer. J'ai appris à nager.

Parfois, il suffit simplement d'être aux aguets. La voix chante sur les récifs. Je n'ai qu'à transcrire, c'est facile, la voix, dans la main, court toute seule.

D'autres fois, c'est extrêmement silencieux, la voix n'est pas perceptible, seul le silence qui prend toute la place. Le silence veillant sans cesse, veillant à ne jamais manquer de rien. Et c'est difficile. C'est difficile de ne jamais manquer de rien.

Manquer de quelque chose, c'est se retrouver sur une île déserte.

Je pense que la voix, c'est poser enfin son souffle sur une île déserte. Une île qu'il nous revient mutuellement d'habiter.

Mais nos souffles nagent comme des mains. Nous n'avons pas l'habitude des îles désertes en nous. Et nos mains s'affolent et s'essoufflent, elles essaient de faire des dessins si jolis dans leurs cris, et nos mains s'agrippent et déchirent pour trouver un coin où se poser, une encoignure.

Et dans ce qu'il a lieu d'appeler la théorie, nous cherchons un lieu, d'où nos voix pourraient à la fois parler et chanter.

Seulement, il y a des mains qui égorgeraient pour ne pas entendre le son de ces voix. Ce sont les mains peureuses, des mains si forcenées à la compréhension, si désireuses de comprendre, qu'elles n'entendent pas, ou bien, peut-être entendent-elles si bien qu'elles ne peuvent pas supporter.

Le problème de la voix, c'est un problème d'écoute.

L'écoute, c'est le plus grand fléau du siècle. La faim dans le monde n'est pas le plus grand. L'écoute de la faim des autres est une douleur plus grande encore.

Et nous comparons les douleurs. Et nous mesurons les souffrances les unes aux autres. Ça donne lieu d'explication. Ça ne reste pas là, à ne pas savoir quoi faire, à ne pas savoir quoi dire, le vide est vite résolu, il ne reste pas tout hébété et radicalement stupide; les idées donnent faim et nous avons si faim que nous mangeons entre nous, toutes ces mains beaucoup trop agitées.

Et la voix, quand les mains nous lâchent, la voix devient toujours une bouteille vide, lancée en désespoir de cause, lancée avec une clause d'espoir invincible, tenace, radicale et profonde.

C'est une voix joyeuse et sans bornes. Et elle se trouve à ce point d'entente sur lequel je peux mettre de l'écoute sans fermeture. Toujours, j'en appellerai à cet angle parfait de l'écoute sans enfermement.

Quand j'étais petite et que je n'avais pas pris la mauvaise habitude d'inventer des monstres, j'entendais monter les voix de mon père et de ma mère de la cuisine. Tous les soirs, leurs voix pilaient l'une sur l'autre. C'étaient des voix qui piaillaient, qui s'écorchaient et qui se combattaient. Elles étaient pires encore que les miennes de voix d'enfant, voix qui m'assaillaient pendant la nuit. Tous les soirs, je les entendais se torturer. J'entendais mon père et ma mère NE PAS S'ENTENDRE. Ils n'entendaient rien de la voix de l'autre, tout en étant dans l'appel de l'un et l'autre.

J'étais prise comme Ulysse dans mon lit-bateau à entendre l'inabordable de leurs voix discordantes, et ce n'était pas comme le chant des sirènes qui sillonnaient les mers féroces. Il aurait fallu des centaines d'oreillers pour couvrir mes oreilles de leurs champs de bataille, champs qui étaient peut-être des champs d'amour virés à l'envers, et qui se cultivaient ainsi, dans la négative, mais ces chants étaient loin des chants qu'on nous chante dans les livres d'enfants. Les chants célestes, je les entendais à l'église quand mon père se retournait vers la musique. Sauf que le ciel était tellement en désaccord avec l'enfer, que j'ai toujours vécu avec l'impression que ces chants n'existaient pas vraiment.

Et je me demande si, à chaque fois que j'écris, je ne suis pas à faire cette prière de l'entente entre mon père et ma mère. Comme si je voulais trouver la réconciliation tant attendue dans le noir, tant et tant de fois, comme si j'avais voulu entendre autre chose que leurs voix querelleuses.

Je me demande la réconciliation.

Je demande que les êtres vivants qui osent hurler à la mort soient capables de dédicaces très tendres, qu'ils sachent créer des hymnes si beaux qu'ils puissent ainsi être transportés.

Je demande que la voix ne soit pas si rare. Je demande que la voix n'ait pas à lutter en langues toujours plus étrangères.

Je demande surtout qu'elle en ouvre à l'écoute.

Mais l'écoute est là une chose très difficile à comprendre.

Juin '84, et tous les autres jours.

